

Une pluie sans fin (暴雪将至)

de Dong Yue
avec Yihong Duan, Yiyang Jiang, Yuan Du, Chuyi Zheng...
Chine – 25 juillet 2018 – 1 h 56
Grand Prix au Festival international du film policier - Beaune
(2018)



Jeudi 29 novembre 2018 21h00
Dimanche 2 décembre 2018 11h00
Lundi 3 décembre 2018 19h00
Mardi 4 décembre 2018 20h00

Dong Yue, né en 1976 à Weihai (Chine) sort diplômé de l'Académie du film de Pékin avec un master de photographie, puis travaille comme chef opérateur sur de nombreux films avant de devenir réalisateur de films publicitaires. *Une pluie sans fin* (*The Looming Storm – Bao xue jiang zhi*) est son premier long métrage.

“Ce film peut être l'occasion de mieux prendre connaissance de ce qui s'est passé, à un moment donné, en Chine. Bien sûr ce n'est pas évident, la plupart des spectateurs n'ont pas de connaissance approfondie sur ce pays, mais à travers ce film, ça peut leur permettre d'avoir une idée de l'époque où se déroule cette histoire, et du milieu des personnages.” Interview minutée *Bande-a-part.fr*.

Quelques mois avant la distribution pour cet hiver du remarquable *An Elephant sitting still* signé Hu Bo (09 01 2019 – 3 h 50), *Une pluie sans fin*, autre premier film, sort cet été sur nos écrans et témoigne du foisonnement, de la dynamique de l'actuel cinéma chinois. Une nouvelle génération, digne héritière du maître Jia Zhang-ke, revendiquant pleinement cette influence, travaille habilement une commune matrice sociale et politique, tout en l'incluant dans des genres radicalement différents : romanesque mélancolique pour Hu Bo, pur film noir pour Dong Yue. Une radiographie sombre, exsangue, dont le trait n'est jamais manichéen et servant de trame à *Une pluie sans fin*, polar nihiliste, pluvieux, réaliste et allégorique se déroulant quelques semaines avant la rétrocession de Hong Kong à la mère patrie chinoise. Un archipel qui fait alors encore rêver, promesse de meilleures conditions de vie et d'un autre espace de liberté individuelle.

Yu Guowei (Yihong Duan) sort de prison. Sur le chemin qui l'éloigne de la geôle où il a passé plusieurs années, il croise un homme à vélo. Un fantôme, le sien, retour en 1997. La police enquête sur une série de meurtres dont sont victimes de jeunes femmes. Yu, gardien de l'usine locale cherche à tout prix à prêter main forte aux enquêteurs. De ce héros pugnace, fier de sa condition d'ouvrier, maintes fois récompensé par ses supérieurs mais rêvant d'un autre horizon social, Dong Yue fait le héros trouble, ambigu, de ce polar noyé sous le déluge. Un apocalyptique brouillard d'eau qui embourbe les protagonistes, entrave leurs mouvements, trouble leur perception et ensevelit les vérités. La démence n'est pas loin et contamine progressivement l'enquêteur autoproclamé. Folie justicière d'abord (le tueur lui a échappé et sa culpabilité se meut en une sorte de frénésie paranoïaque de justice) mais également amoureuse (il protège jalousement une potentielle victime qu'il arrache à sa condition de prostituée pour la tenir recluse dans un salon de coiffure) ainsi que politique tant Yu est obnubilé par la hiérarchie de la pyramide prolétaire et le stakhanovisme chinois qui va avec.

Car, en marge de ce thriller remarquablement mis en scène, dont la résolution repose sur ces écritures de cinéma que sont à la fois le point de vue, le hors-champ et l'image manquante, *Une pluie sans fin* est également une fiction, impliquée et préoccupée, qui scrute l'obsolescence programmée du monde ouvrier. Des hommes et femmes niés et balayés dans l'indifférence par l'avènement d'une nouvelle idéologie. Capitaliste cette fois mais tout autant destructrice que celle communise dont elle prend la place. Une hégémonie carnassière dans l'amère victoire et célébrée dans les dernières minutes de ce film haletant et toxique. Xavier Leherpeur - *La septième Obsession* – n° 17 – été 2018.

(...) A l'instar de son compatriote Jia Zhang-Ke, le cinéaste chinois s'applique à capter les mutations politiques et économiques de son pays afin d'analyser la manière dont elles impactent la vie et l'intimité de la population. Lors de la séquence d'introduction, Yu Guowei (interprété par Duan Yihong) se présente et épelle son prénom en utilisant les termes « Vestige, Nation, Glorieux », l'axe et le ton du film sont alors donnés. L'intrigue se déroule dans le souvenir de l'ancien chef de la sécurité, autour de l'année 1997 alors que Hong Kong est rétrocédée à la Chine qui vit une période de mutation politique et économique profonde. Le réalisateur filme le délitement d'une classe sociale soudainement mise à l'écart du système. L'usine, qui représentait le cœur économique de la région, ferme, pour être remplacée par un centre commercial. Les ouvriers sont licenciés et sommés de trouver une nouvelle fonction dans la société, celle de consommateurs. Le film tend à cristalliser ce moment de changement, cette période fugace où la métamorphose est en cours. Le cinéaste fait ressortir les angoisses et joue avec les peurs inconscientes qui tiraillent des personnages en rupture.

Car tous semblent en déshérence, ils ne reconnaissent plus leur pays et se sentent en décalage avec l'époque qui arrive. Yu Guowei est heureux à son poste de chef de la sécurité et il voudrait que rien ne change. Aveuglé par l'enquête qui vire à l'obsession, il ne voit pas les bouleversements arriver et semble peu à peu s'éloigner de la vérité qu'il refuse de regarder en face. L'officier Zhang (Yuan Du) rêve de sa retraite loin de cette ville qui l'étouffe. Il est dépassé par l'enquête et par la nature des meurtres qu'il ne parvient pas à comprendre. Il observe les valeurs morales s'effriter pour laisser la violence s'immiscer dans les interstices de la société et ainsi faire voler en éclat la plus fondamentale structure sociale, la famille. C'est ce que le film suggère lors de l'arrestation d'un ancien ouvrier accusé d'avoir assassiné sa propre femme. Quant à Yanzi (Jiang Yiyan), la fiancée platonique de Yu, elle rêve de quitter la ville et partir réaliser ses rêves à Hong Kong. A la fin du récit, les personnages sont littéralement expulsés du film. Comme si la mécanique du système en marche, personnifiée par l'industrialisation frénétique, écrasait définitivement cette classe sociale vouée à l'oubli. L'idée se matérialise dans la scène du pont et du train, entre Yu Guowei et Yanzi, qui semble filmée en transparence, les personnages alors dissociés de ce décor surchargé et hostile. La rupture est totale entre les corps et l'espace qu'ils ne peuvent plus investir.

La notion de duplication est, elle aussi, essentielle au film. L'affiche d'*Une pluie sans fin* reprend ce motif fondateur autour duquel l'intrigue s'articule. La scène qui suit la découverte du premier cadavre sert de mise en place à cette thématique. Yu, qui vient de convoquer tous les ouvriers de l'usine au commissariat, invite l'officier Zhang à les interroger un par un puisqu'ils sont désormais tous de potentiels coupables. L'épisode de l'ouvrier qui tue sa femme viendra confirmer cette hypothèse, par un effet de contamination, ils sont dorénavant des meurtriers en devenir. La figure du tueur se duplique à l'infini et se perd dans une multiplicité uniformisée. Lors d'une séquence de course poursuite, Yu Guowei est aux trousses de celui que l'on pense être le tueur. Pour se protéger de la pluie, tout deux sont affublés de longues parkas noires, provoquant une confusion chez le spectateur qui ne parvient plus à distinguer les deux personnages. Il faut alors garder en mémoire que le film se raconte à travers les souvenirs de Yu Guowei qui se révèle en narrateur pas tout à fait fiable. C'est un personnage dont l'obsession masque la vérité, de la même manière, le film brouille les pistes et opère de nombreux glissements. Le polar de Dong Yue fonctionne comme une réminiscence brumeuse où la pluie viendrait tout emporter sur son passage, elle est l'oubli qui finit d'engloutir ce décor industriel tentaculaire, vestige d'un monde perdu.

La forte représentation du cinéma asiatique cette année au festival de Cannes est un indicateur intéressant, parmi les films ayant reçu les faveurs de la critique, on peut citer *Burning* du Coréen Lee Chang-Dong, *Les Eternels* du Chinois Jia Zhang-Ke et bien entendu la palme d'or, décernée au Japonais Kore-Eda pour *Une affaire de famille*. Dans une interview accordée au *Film Français*, Vincent Maraval (cofondateur de Wild Bunch, distributeur d'un grand nombre de films primés à Cannes) estime qu'« aujourd'hui, le 7^e art se joue en Asie et Cannes a acté cela depuis longtemps ». *Une pluie sans fin*, lui aussi distribué par Wild Bunch, a quant à lui remporté le Grand prix au dernier festival international du film policier de Beaune, tandis que le prix du jury était décerné au Coréen Wong Shin-Yu pour *La mémoire assassine*. Une hégémonie du cinéma d'auteur asiatique sur le cinéma mondial qui n'est pas près de s'arrêter. Aurélien Milhaud – *Le blog du cinéma.com* – 24 juillet 2018.

Prochaines séances : A(RE)VOIR
Trilogie Jean-François Stévenin :
Mischka : jeudi 6 décembre 18h30
Double Messieurs : 9 décembre 19h
Passé Montagne : 10 décembre 14h

Rendez vous compte, 90% des scènes utilisent de la pluie artificielle. On attendait de véritables averses uniquement pour les plans plus larges, pour lesquels on ne pouvait pas tricher... Dong Yue, réalisateur.

Carte d'adhésion valable de septembre à août de l'année suivante
Adhérer, c'est soutenir l'association
Plein tarif 18€ / Tarif réduit 9€ * * Jeune de -26ans, étudiant ou demandeur d'emploi

Bénéficiaire de tarifs sur les séances :
Embobiné 6€ Normales 6,70€
(hors week-ends et jours fériés)